

je voudrais les avoir déjà échangés contre le modeste habit de Sœurs de charité, livrée de celles qui se vouent à la pauvreté et à l'assistance des malheureux.

—Mais, reprit Paul d'une voix tremblante : mais je vous aimerai, Graziella,—je vous aimerai de toutes les forces de mon âme...

Elle regarda avec compassion. Elle était peinée de le voir en proie à un tel chagrin ; elle sentait les larmes lui venir aux yeux, en le voyant pleurer en silence.

—Je le sais, fit-il : vous ne pouvez pas m'aimer, vous devez me haïr...

—Moi, vous haïr, Paul ! interrompit la jeune fille. ces paroles sont cruelles.

—Ah, oui ! car je me suis conduit bien durement à votre égard, surtout le dernier soir que vous ayez passé chez nous. Les plaisirs du monde avaient refroidi mon affection pour ma bonne sœur, et je ne pensai plus même à elle, jusqu'au jour où nous retournâmes au château où nous avons passé ensemble les jours de notre enfance.

—Heureux jours, Paul !

—Oui, heureux jours, que je voudrais de tout mon cœur voir revenir. Partout je cherchai votre image, partout votre nom me poursuivit, et lorsque j'allai demander à l'étranger l'oubli de ces souvenirs, je ne trouvai que déception et remords. Partout... partout Graziella—et aujourd'hui que je viens, sœur, vous supplier de rentrer dans la famille, vous refusez...

—Oui, Paul, je refuse ; parce que j'ai mis tout mon bonheur en Dieu, et je crois que je ferais fausse route en quittant la voie où je me suis engagée. Je suis vivement peinée de voir que vous avez cru trouver en moi le bonheur de votre vie, et cependant je suis heureuse, au moment où me voici, arrivée à la dernière limite entre Dieu et le monde, je suis heureuse de vous avoir revu, de vous avoir entendu me nommer votre sœur. Ne me donnez plus à l'avenir d'autre nom...

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une vive émotion, et il était visible qu'ils avaient fait grande impression sur le jeune homme.

—Et maintenant, continua Gra-

ziella : retournez dans le monde, Paul ; aimez votre mère de toute votre âme ; cherchez une femme qui vous rendra heureux dans votre intérieur, et tous les jours Graziella priera le Seigneur de répandre sur vous toutes ses plus abondantes bénédictions.

Elle pensait actuellement à la comtesse Félicité ; car elle savait bien que la baronne la destinait pour épouse à son fils.

—Ah ! ne soyez pas si bonne pour moi ! s'écria Paul ; vous me forcez à vous aimer de plus en plus. Encore une fois : venez, Graziella, vous ne pouvez pas être heureuse ici !

La jeune fille secoua lentement et négativement sa tête couronnée de fleurs, et leva vers le ciel des yeux remplis de larmes.

—Vous hésitez, reprit-il ; écoutez ma voix ! et en disant cela, Paul se jeta à genoux.

—Relevez-vous, Paul, et soyez convaincu que mes paroles viennent du fond du cœur. Je ne retournerai pas dans le monde ; là ne m'attend pas le bonheur. La détermination que j'ai prise est irrévocable ; n'espérez donc pas m'en faire changer.

Il s'était relevé ; une vive douleur se lisait sur son visage.

—Est-ce vraiment une résolution irrévocable ? hasarda-t-il encore une fois.

—Paul, frère, je vous l'ai dit.

—Et vous me pardonnez donc de vous avoir si souvent méconnue ? Vous accordez aussi le pardon à ma mère ?...

—C'est à moi, au contraire, d'implorer son pardon. J'étais jeune et sans expérience, on n'apprécie pas toujours alors les bienfaits dont on est comblé... Maintenant, adieu, frère ; embrassez votre mère pour moi.

—Allez-vous déjà me quitter ?

—Écoutez, la cloche sonne ; on m'attend d'ici à quelques instants au pied de l'autel, pour y recevoir mes vœux.

Paul saisit la main de Graziella, et la pressa contre ses lèvres brûlantes.

—Adieu, sœur ! bégaya-t-il.

—Adieu ! répondit-elle d'une voix doucement émue.

Elle se retira. Elle s'arrêta encore un instant à la porte, tourna la

tête, et jeta un long regard de compassion sur Paul. Comme ce dernier voulait se rapprocher d'elle, elle répéta avec douceur : Adieu, frère ! et la lourde porte se referma sur elle.

Paul resta un instant anéanti, pénétré de respect pour la jeune fille qui venait de le quitter. Ce n'était plus un amour impétueux qui faisait bouillonner son cœur : c'était un sentiment plus profond et plus calme qui le remplissait tout entier. Il aurait eu une vision céleste, qu'il ne se serait pas senti plus ému qu'à la vue de cette jeune créature, qui, méprisant les richesses de ce monde, se jetait—par amour pour l'humanité souffrante—dans les bras de la pauvreté, du dévouement et du renoncement à soi-même.

La cloche tintait toujours.

D'un pas lent et incertain, Paul sortit du parloir et se dirigea vers la chapelle du couvent ; il voulait voir encore une fois sa sœur, l'admirer encore une fois. Son cœur battait violemment lorsqu'il s'approcha de l'autel, orné pour la solennité, et qu'il alla s'appuyer contre un pilier.

L'église avait un air de fête ; les chandeliers d'argent étaient si brillants qu'ils faisaient pâlir l'éclat des bouquets qui ornaient l'autel. Devant ce dernier se trouvait un banc, sur lequel était déployée la robe de laine blanche de Sœurs hospitalières, et devant lequel la jeune novice devait venir s'agenouiller pendant la cérémonie. La première cérémonie se nomme la prise d'habit. C'était là, à cette place, que dans quelque temps, elle viendrait revêtir la robe noire, et prononcer ses vœux solennels. Cette seconde cérémonie se nomme la profession.

L'orgue résonnait dans l'église, et les religieuses avaient entonné l'hymne sacré, quand le cortège fit son apparition.

Graziella s'avança, la tête modestement baissée, entouré de quelques Sœurs.

Elle marchait d'un pas lent, mais ferme, et cependant Paul aurait bien voulu la voir chanceler. Ses yeux restaient humblement baissés, et pourtant il aurait bien voulu qu'elle le cherchât d'un coup d'œil dans l'église. Mais c'était en vain !